

○ C 10 : Diachronies (lexique)

Du point de vue « phonétique », la palatalisation du [k] ou de [g] initial et le passage de [a] à [e] (la loi de Bartsch) sont **deux « traits » spécifiques du « français »**.

En phonétique historique du français (et du savoyard (*franco-provençal*)) on constate une évolution du [a] tonique non-entravé (ou « libre ») à [e].

ma-re > mer
pra-tum > pré
pa-trem > père
ca-vallum > cheval
ca-rus < cher

De nombreux traits permettent de tracer finement (sur des cartes) les isoglosses¹

¹ Isoglosse

Un article de Wikipédia, l'encyclopédie libre.

Une **isoglosse** (grec : « même langue ») est une ligne imaginaire séparant deux zones géographiques qui se distinguent par un trait linguistique (dialectal) particulier, celui-ci pouvant être de nature lexicale, sémantique, phonologique, phonétique, ou de quelque autre type. Autrement dit, une isoglosse délimite l'aire géographique d'un trait dialectal.

Présentation

La notion d'isoglosse est un outil important de la dialectologie et de la géographie linguistique.

Quand plusieurs isoglosses se recouvrent on parle d'un *faisceau d'isoglosses*.

Les ensembles dialectaux de quelque consistance sont nécessairement séparés par un faisceau important d'isoglosses, dont l'une est souvent considérée comme emblématique. C'est ainsi par exemple le cas de la ligne de Benrath (séparant les parlers bas-allemands et haut-allemands, le trait emblématique de ce faisceau étant la seconde mutation consonantique » : *maken vs machen*), de la ligne Joret (séparant les parlers normano-picards du nord et du sud : "quien" vs "chien"), de la ligne Massa-Senigallia ou ligne Carrare-Senigallia ou encore ligne La Spezia-Rimini (séparant les parlers de l'italien septentrional des parlers italiens centro-méridionaux, dont le trait emblématique est la marque du pluriel des substantifs : forme en -s au nord le plus souvent mais abandonnée dans de nombreux dialectes modernes sur le modèle de l'italien standard, alternance vocalique au sud).

- 264. L'évolution de certaines voyelles accentuées a été conditionnée dans une large mesure par leur combinaison avec un élément *y*, et par la présence d'une consonne palatale ou palatalisée.

a) On sait déjà que derrière *c* un *ę* libre était dans les paroxytons devenu *i* de très bonne heure au N. de la Gaule, § 156 e (fr. *cire, merci*, mais prov. *cera, merce*). — Dans le Nord aussi, derrière *tš, dž*, etc., l'*a* libre est devenu *ie* non pas *e* : a. fr. *chievre, vengier, taillier* (au Nord-Est, en Champagne et dans tout l'Est *ieę* se réduit à *ię*; pic. *vengie, maisnie* pour *vengiee, maisniee*, de même que *ieu* s'y réduit à *iu* dans *Diu, liu*, etc.). Le traitement de *a* derrière un son palatalisé est un phénomène d'une importance capitale. C'est lui qui, du côté de l'Est, a permis de délimiter entre le Nord et le Sud une zone de transition, dite « franco-provençale » (cf. Ascoli dans *Arch. Glott.* III, 61) : cette zone, dont le centre principal est Lyon, part approximativement de Saint-Claude dans le Jura, passe au nord de Bourg, à l'ouest de Roanne, puis à Saint-Etienne, coupe le Rhône vers Saint-Vallier, et s'étend au sud de Grenoble ; elle embrasse à l'Est toute l'ancienne Savoie, et la Suisse romande jusqu'à la hauteur de Neuchâtel. Dans la région ainsi délimitée, l'*a* libre accentué s'est conservé comme en provençal, mais derrière palatale il est devenu *ie* comme en français : on y a donc eu *portar*, mais *taillier* (dans un document lyonnais de 1300 *desirrar, recontar*, et à côté *ensennier, deleitier*). D'autre part, il s'y était produit à l'origine une curieuse opposition entre un infinitif tel que *baillier* (baju-läre) et un partie, *baillia* (bajulátum) avec un *a* vélaire très bref : cette opposition semble due à ce que, derrière consonne palatalisée, l'*a* avait évolué vers *e* devant un *r* toujours sensible, mais non en finale directe, le *t* de *-atum* étant tombé de bonne heure (cf. à ce sujet E. Philippon dans *Remania* XVI, 263, et A. Devaux, *Essai sur la langue vulgaire du Dauphiné*, p. 118). Plus tard, la réduction de *ye(r)* à *i*, et l'extension de cette finale aux participes ont altéré dans une partie de la zone l'aspect des faits primitifs (voir *Atl. ling.* 77 et 809).

b) La combinaison de *a* avec un *y* subséquent d'origine quelconque a produit une diphtongue *ay*, qui se trouvait primitivement dans les mots fr. *mai, aire, plaie, lait*, etc. Au Nord, cette diphtongue passée à *ey* dès le XII^e siècle (sauf en Picardie, en Lorraine et Bourgogne où *faire* devient *fare*) s'est peu à peu simplifiée en *e* dans la prononciation. Au Midi, *leit* se trouve surtout en Auvergne, en Gascogne, et à l'Est de la Provence : ailleurs on a *lait* ou *lach* (phon. *latš*, cf. § 180 b). Dans la zone française, l'*a* placé entre deux *y* disparaît par réduction de la triptongue *iay* à *i* : a. fr. *gist* = jacet, *Vitry* = Victoriacum, etc. ; mais la même combinaison, fréquente surtout dans les noms de lieu gallo-romains en *-acum*, a donné *ę* à l'Ouest (*Champagne* = Campaniacum), et *yæ* en franco-provençal (*Ambérieu* — Ambariacum), tandis qu'au Sud où un *c*

entre voyelles n'aboutit pas à y (cf. § 171 V), la diffusion des noms géographiques comme *Campagnac, Floiraç, Aurillac*, etc., a été considérable. Dans les deux langues le développement du suffixe *-ariu* semble avoir été anormal (§ 159) : le Nord aboutit de bonne heure à *-ier, -iere*, le Midi hésite entre *-er, -ier, -eir* et des fém. *-era, -iera, -eira, -ieira*, dont la répartition est très complexe (cf. *Ail. ling.* 1049 et 600). c) Dans la zone du Midi, qui semble avoir longtemps conservé intacts *ɛ, ɔ* accentués (et a continué à dire *fɛl, cɔr, mɔla*, etc., § 263 b), c'est la séquence d'un y ou d'un élément palatal qui, sans doute vers le XI^e et le XII^e siècle, a amené la diphtongaison de ces voyelles, et les triphthongues qui pouvaient en résulter ont quelquefois été conservées : prov. *miei, pieitz, vielh* (= médium, pectus, *vēc'lum), *puei, nueit, fuelha* (= pōdium, nōctem, fōlia); pour le catalan se reporter au § 154 c. De plus cette diphtongaison conditionnée de *ɛ, ɔ* a eu lieu dans deux autres cas : 1^o devant un élément labial *u* : prov. *brieu* = brēvem, *fleure* = fēbrem, *nueu* = nōvum ...; 2^o devant un *c* : prov. *siec* = sēquo, *fuec* = fōcum. ...

265. Devant / + consonne qui en principe se vocalise ... différentes voyelles ont aussi formé de nouvelles diphtongues *au, ou, eu*, etc. Au Nord, la vocalisation s'est achevée à partir du XI^e siècle, sans conditions : a. fr. *haut, aube, coup, feutre* (= altum, alba, *col'pum, *feltrum)_r et en Picardie *ou* passe à *au* dans *coup, saus* (= solidos). Au Midi, elle n'a pas eu lieu partout, et se trouve surtout devant les dentales : prov. *aut, feutre*, mais *alba, colp* (ensuite *cop*~),

Un cas spécialement important est, dans la France du Nord, celui de *ɛ* devant l + consonne. Entre *ɛ et l* il s'est développé un a et on a abouti à la triphthongue *eau* : a. fr. *beaus, chasteaus, heaume* (= bēllus, castēllus, *hēlmum), etc. En Picardie cet *eau* passe à *iau* dans *hiaume, biau* (pic. mod. *byæ*) ... •

Ce texte (Eléments de linguistique romane, de Edouard Bourciez) livre des constatations réalisées sur des textes à des moments précis de l'histoire des formes prises par le roman commun, et qui ont abouti au « français ». *Le « français » est donc – historiquement – défini par ces évolutions spécifiques (ici phonétiques). Il en est autrement pour le lexique.*

La célèbre (non)-définition de Meillet², rapporté par Vendryes, n'explique, en fait, que son impossibilité à se défaire d'une méthode qui tient – en même

² « **Un mot résulte de l'association d'un sens donné à un ensemble donné de sons susceptible d'un emploi grammatical donné** » •

temps – à la sociologie et à la linguistique proprement dite. D'autant que, même (**surtout !**) en diachronie, **le mot est peu fiable !**

Vendryes³ écrit :

les conclusions qu'on peut tirer de la méthode comparative en ce qui concerne la détermination de la parenté linguistique se trouvent beaucoup atténuées. On en est réduit alors à déterminer la parenté par les ressemblances que les langues présentent entre elles. C'est une méthode dangereuse. Il y a parfois dans la nature des parents qui se ressemblent au point d'être pris l'un pour l'autre. Mais tous les sosies ne sont pas des parents. En linguistique aussi, les ressemblances sont souvent trompeuses.

Elles le sont particulièrement en matière de vocabulaire. L'étymologie nous enseigne que, dans les langues dont nous connaissons l'histoire, des mots de forme très voisine ou même identique peuvent être pourvus du même sens sans avoir historiquement rien de commun. A l'exemple souvent cité du mot *bad* qui en anglais et en persan signifie également « mauvais » sans aucun rapport étymologique, on peut joindre celui du mot allemand *Feuer*, qui n'a originellement rien de commun avec le mot français de même sens, *feu*. De même il n'y a qu'une ressemblance extérieure fortuite entre l'anglais *whole* et le grec ὅλος « tout, entier », entre le latin *femina* et le vieux-saxon *fēmea*, *fēmia*, même sens, entre le latin *locus* et le sanskrit *lokas* « monde », entre le grec moderne μάτι « œil » et le polynésien *mata* « voir », etc. On pourrait multiplier ces exemples.

Le vocabulaire peut se transformer, même de fond en comble, sans que la langue en soit altérée sensiblement dans sa structure phonétique ou grammaticale. Il est très important de connaître le vocabulaire quand on veut étudier la civilisation que représente une langue ; et il y a ainsi par le vocabulaire un pont jeté entre la linguistique et l'archéologie. Mais des deux côtés ce pont aboutit à une impasse, puisqu'on ne peut jamais conclure d'un vocabulaire à un certain type de langue, ni même à un certain type d'objets de civilisation.

³ Le Langage, Introduction linguistique à l'histoire.

La parenté linguistique et la méthode comparative

335

Pour ne pas quitter le domaine indo-européen, nous connaissons à l'occident et au sud de l'Europe deux grands vocabulaires de date préhistorique dont les limites ne coïncident pas avec les lignes de démarcation dialectale. L'un, qu'on appelle le vocabulaire occidental, s'étend sur les domaines italique, celtique et germanique, et se mêle en balto-slave, surtout en baltique, avec un vocabulaire proprement oriental ; l'autre, qu'on appelle le vocabulaire méditerranéen, est surtout reconnaissable en grec mais, dans un des dialectes italiques, le plus important de tous, le latin, il s'est heurté au vocabulaire occidental et l'a supplanté partiellement. Ainsi il y a dans le celtique et le germanique, auxquels dans une certaine mesure se joint l'italique, un nombre considérable de termes communs. Au point de vue de la structure grammaticale, ces trois langues sont fort loin d'avoir les mêmes rapports. Entre le celtique et l'italique, les rapports morphologiques sont étroits ⁽³¹⁰⁾, tellement étroits que certains linguistes ont pu soutenir l'hypothèse d'une unité italo-celtique. Mais le germanique a une structure grammaticale fort différente de celle du celtique, et si à certains égards il se rapproche de l'italique, on peut à d'autres le rapprocher également bien du balto-slave. En un mot, les rapports morphologiques de ces diverses langues ne s'accordent pas avec les rapports de vocabulaire.

Les rapports phonétiques non plus. A vrai dire, il pourrait sembler étrange de faire intervenir ici la phonétique. Les transformations phonétiques ont lieu sans doute mécaniquement, indépendamment de la volonté, de la conscience même du sujet parlant, mais aussi avec une régularité si limitée dans les principes et une variété si déconcertante dans les résultats, qu'on ne peut guère y retrouver les traits caractéristiques d'un certain type de langue. Il y a plus. Ce qui définit le changement phonétique, c'est qu'il est absolu ; nous n'avons donc pas ici, comme en morphologie, à distinguer les formes faibles et les formes fortes, celles-ci témoins fidèles d'états antérieurs transformés. C'est par les résidus que la morphologie dénonce ses origines et permet la reconnaissance des liens de parenté. La phonétique, qui ne laisse pas de résidus, n'enseigne rien à cet égard.

Et pourtant, il suffit de prendre connaissance d'une « liste » de lexèmes dans n'importe quelle langue, pour s'apercevoir **d'une structuration originale** certes, mais néanmoins **perceptible** même par celui qui ne « connaît » pas cette langue !

(ICI, DU GUJARATI)

<i>parents</i>	માબાપ	<i>maabaap</i>
<i>père</i>	બાપ, બાપા	<i>baap, baapaa</i>
<i>père</i>	પિતા	<i>pitaa</i>
<i>père</i>	પૂર્વજ	<i>puurvaj</i>
<i>grand-père paternel</i>	દાદા	<i>daadaa</i>
<i>grand-père paternel</i>	આજા	<i>aajaa</i>
<i>grand-père maternel</i>	નાના	<i>naanaa</i>
<i>mère</i>	મા, માતા,	<i>maa</i>
<i>mère</i>	બા	<i>baa</i>
<i>grand-mère paternelle</i>	દાદી	<i>daadii</i>
<i>grand-mère paternelle</i>	આજી	<i>aajii</i>
<i>grand-mère maternelle</i>	નાની	<i>naanii</i>
<i>grand-mère (ou mère)</i>	જીજી	<i>jijii</i>
<i>fils</i>	દીકરો	<i>diikro</i>
<i>fils</i>	પુત્ર	<i>putra</i>
<i>filles</i>	દીકરી	<i>diikrii</i>
<i>filles</i>	પુત્રી	<i>putrii</i>
<i>frère</i>	ભાઈ	<i>b^haaii</i>
<i>épouse du frère</i>	ભાભી	<i>b^haab^hii</i>

<i>sœur</i>	બહેન	bahen
<i>soeur</i>	ભગિની	b ^h aginii
<i>neveu, fils du frère</i>	ભત્રીજો	b ^h atriijo
<i>nièce, fille du frère</i>	બત્રીજી	b ^h atriijii
<i>fils/fille de sœur</i>	ભાણેજ	b ^h aan ₁ ej
<i>oncle paternel</i> <i>(forme honorifique - pluriel)</i>	કાકો કાકા	kaako kaakaa
<i>tante paternelle</i>	કાકી	kaakii
<i>tante paternelle</i>	ફોઈ	p ^h o ^o 'ii
<i>mari de la tante paternelle</i>	કુઆ	ku'aa
<i>oncle maternel (forme honorifique - pluriel)</i>	મામો મામા	maamo maamaa
<i>oncle maternel de l'épouse ou du mari</i>	મામાજી મામાસસરા	maamaajii maamaasasraa
<i>femme de l'oncle maternel</i>	મામી	maamii
<i>sœur de la mère</i>	માસી	maasii
<i>sœur de la mère, dame</i>	માશી	maajii
<i>mari de la tante maternelle</i>	માસા	maasaa
<i>allié</i>	સગું	sagu~
<i>d'ancêtre commun</i>	સગોત્ર	sagotra
<i>allié (adj.)</i>	સગુંવહાલું	sagu~vahaalu~
<i>alliés</i>	સગુંસંબંધી	sagu~sa~ba~d ^h ii
<i>mari + chef, maître, supérieur, président, meneur, propriétaire</i>	પતિ	patii
<i>mari</i>	વર	var

<i>épouse</i>	પાત્ની	patnii
<i>épouse</i>	વહુ	vahu
<i>épouse chaste, dévouée, vertueuse</i>	પતિવ્રતા	pativrataa
<i>gendre, beau-fils</i>	જમાઈ	jamaaii
<i>bru, femme d'un frère cadet</i>	વહુ	vahu
<i>jeune épousée</i>	વહુવર	vahuvar
<i>jeune femme aimée</i>	વહુવારુ	vahuvaaru
<i>bru</i>	પુત્રવધૂ	putravadh ^h uu
<i>beau-père</i>	સસરો	sasro
<i>frère du beau-père</i>	કાકાજી કાકાસસરા	kaakaajii kaakaasasraa
<i>belle-mère</i>	સાસુ	saasu
<i>mari</i>	સાસુજાયો	saasujaayo
<i>parent du beau-père</i>	સાસરિયું	saasriyu~
<i>enfant (neutre), petit garçon</i>	બાળક	baa ak
<i>enfant, petite fille</i>	બાળકી	baa kii
<i>garçon (moins de 16 ans), fils</i>	છોકરો	c ^h okro
<i>filles + personne efféminée, impotente</i>	છોકરી	c ^h okrii
<i>beau-père, parrain</i>	સાવકા	saavkaa
<i>frère de la femme</i>	સાળો	saa o
<i>sœur de la femme</i>	સાળી	saa ii
<i>femme du frère de la femme</i>	સાળાવેસી	saa aavesii